

La naissance de l'Amérique dans le sang et les larmes

La formation des Etats-Unis est vue d'une façon radicalement pessimiste

NETFLIX
À LA DEMANDE
SÉRIE

Toi qui cherches un peu de réconfort en ce début d'année pré-apocalyptique, passe ton chemin: il n'y a rien dans *A l'aube de l'Amérique* pour redonner confiance en l'humanité. Créée et écrite par le scénariste de *The Revenant* (2016), Mark L. Smith, la série maraude sur le même territoire: l'ouest des Etats-Unis, à la veille de la guerre de Sécession.

Le mysticisme ascétique du film d'Alejandro Gonzalez Inarritu laisse ici la place au spectacle du mal que l'homme fait à son semblable, mis en scène avec un luxe de détails qui ne laisse rien ignorer de la cruauté des assaillants et de la souffrance des vaincus (rôles en permanence interchangeables). Pendant six heures, les nations, les religions, les genres s'entretuent. Et, quand les combats marquent une pause, c'est pour laisser place à la faim, au froid, à la maladie.

Une multitude de conflits

Cette agitation hobbesienne a pour cadre la splendeur austère des Rocheuses entre le Wyoming et l'Utah. Le réalisateur Peter Berg a su faire un usage judicieux du très confortable budget alloué à la série par Netflix. A l'évidente beauté des villages de tipis des Shoshones et des Païutes – les nations de la région – répond le désordre crasseux du premier établissement américain, Fort Bridger, représenté ici avec une volonté de mettre à bas les images de l'Ouest qui perdurent dans les parcs d'attractions.

La distribution, à commencer par le couple mal assorti qu'interprètent Taylor Kitsch et Betty Gilpin, parvient à susciter juste assez d'empathie pour rendre supportable la compagnie des forces qui ont façonné ce morceau de territoire américain. Sara Rowell (Betty Gilpin) doit le traverser en compagnie de son fils d'une dizaine d'années pour rejoindre, dit-elle, son mari.



Devin Rowell (Preston Mota) et Sara Rowell (Betty Gilpin).

JUSTIN LUBIN/NETFLIX

Arrivée à Fort Bridger, où règne encore le fondateur de l'établissement – à la fois comptoir, relais de poste et garnison –, Jim Bridger (Shea Whigham, qui restera jusqu'au bout la seule source d'humour dans ce monde de souffrance), elle doit chercher une escorte, qu'elle finira par trouver en la personne d'Isaac Reed (Taylor Kitsch), solitaire mutique, fin connaisseur de la région et des manières de mettre fin à la vie des autres.

Le territoire est travaillé par une multitude de conflits qui menacent: à l'ouest, les mormons sous la direction de Brigham Young (Kim Coates) se sont établis sur les rives du lac Salé et prétendent établir une théocratie. L'armée américaine a été chargée par le prési-

dent Buchanan de contenir ces velléités sécessionnistes. Les nations établies là, Shoshones et Païutes, se voient arracher leurs terres aussi bien par le gouvernement fédéral que par l'Eglise de Jésus-Christ des saints des derniers jours. Le premier épisode se conclut par une tuerie, connue dans l'histoire américaine sous le nom de Mountain Meadows Massacre (1857), qui met aux prises toutes les parties du conflit.

Les personnages sont pris dans l'énorme engrenage qui est en train de broyer cette terre. Sara Rowell, dont on comprend bientôt qu'elle fuit la civilisation de la Côte est et ses institutions, croise le chemin d'un couple de jeunes mormons parti pour la Terre promise (Dane DeHaan et Saura Lightfoot-Leon) voués à d'atroces déconvenues – cela permettra à Dane DeHaan, bientôt défiguré, de rendre une nouvelle fois hommage à Stanislavski et à ses fidèles, Marlon Brando, James Dean ou Montgomery Clift –; d'une adolescente indienne muette qui fuit le père violeur dont elle a brisé le crâne; et même de Brigham Young, ici présenté comme un monstre froid, prêt à

tout pour faire triompher la révélation selon Joseph Smith.

Les rôles amérindiens sont divisés, dans la tradition du western, entre sages conscients de la suprématie numérique et technologique des envahisseurs et jeunes guerriers prêts à se sacrifier pour les arrêter.

Ainsi, la série de Mark L. Smith et Peter Berg, réalisateur capable du meilleur (*Deepwater*, 2016) comme du pire (*Battleship*, 2012) se glisse dans la veine ouverte par Taylor Sheridan avec *Yellowstone*. On y retrouve la même fascination pour la figure du mâle qui fait corps avec sa terre (et Taylor Kitsch trouve là l'emploi qu'il cherchait depuis si longtemps), pour la violence, justifiée, comme l'explique Isaac Reed, «quand on tue des gens mauvais». Mais aussi la même lucidité et la même résignation vaguement admirative face à l'iniquité qui a présidé à la formation des Etats-Unis d'Amérique. ■

THOMAS SOTINEL

Les personnages sont pris dans l'énorme engrenage qui est en train de broyer cette terre

A l'aube de l'Amérique, de Mark L. Smith, réalisée par Peter Berg (EU, 2024, 6 × 43 à 63 min). Avec Taylor Kitsch, Betty Gilpin, Dane DeHaan, Saura Lightfoot-Leon.